Le Sioux

2022, MARS, N°93

MENSUEL d'histoire et de tactique militaire

« A la guerre, le succès dépend de la simplicité des ordres de la vitesse de leur exécution et de la détermination générale à vaincre. »

Général PATTON

« Ne pas pratiquer ce que l'on enseigne, c'est déshonorer sa parole. » Cours de tactiques 1922, Tomes II »

Feuille d'information gratuite

Responsable de la rédaction :

LCL ® de LEMOS

Toutes les informations et images présentées, sont issues de sources ouvertes et n'ont d'autre vocation que d'informer.

Les propos et articles n'engagent pas l'institution militaire, ils ne sont que des supports personnels.

S'inscrire ou désinscrire à cette newsletter à l'adresse suivante :

lesiouxnewsletter@yahoo.fr

SOMMAIRE

Bataille P. 2

Le coin du préparant P. 6

Fiche de lecture P. 10

Histoire P.13

REFLEXIONS: P 17

Personnage Atypique P.19

Le Sioux vous conseille P.21

EDITO

Chères Lectrices et chers Lecteurs,

La guerre atroce et cruelle se déroule actuellement en Ukraine, le Sioux n'a pas vocation de faire de la tactique de comptoir, car il n'y a pas de recul, ni de RETEX. Nous n'évoquerons donc pas sur le sujet dans ce numéro. Je n'ai pas le niveau pour évoquer ce conflit. Je constate juste que les opérations d'influences, fonctionnent très bien, il suffit d'aller sur les réseaux sociaux, pour s'en rendre compte.

Direction Koursk pour le dernier volet de cette bataille emblématique, je remercie le colonel Midan, pour son analyse, qui est très captivante. En ce qui concerne le coin du préparant, nous allons sur plusieurs numéros évoquer les modes d'actions des BIA.

La fiche de lecture évoque le nouvel art de la guerre, le livre est sorti en 2008. C'est intéressant de voir, que dans les années 2000-2010, on parlait beaucoup de guerres irrégulières et non de guerres HI. Cet ouvrage souligne que l'enjeu réside dans l'adhésion

des populations et dans l'opinion publique des pays industriels.

Nous vous invitons à parcourir la genèse de l'ALAT en Indochine et en Algérie. L'analyse est pertinente, et permet d'avoir une vue sur cette arme.

Pas un pas sans l'appui, l'analyse d'un officier supérieur, sur l'appui direct au contact à l'action indirecte sur le milieu, ouvre un intérêt non négligeable sur le fait que l'approche indirecte privilégie le recours aux effets.

Le personnage atypique est un officier de légion très connu, mais qui a eu une vie extraordinaire.

Et enfin quelques livres que nous vous conseillons.

"Enfin chers lecteurs, nous vous encourageons à nous faire part de vos remarques, questions, suggestions, voire dialoguer avec nous et entre nous, soit sur notre page Facebook https://ww.facebook.com/groups: /782917638416377/ que nous essayons de nourrir d'actualités militaires, soit par courriel à lesiouxnewsletter@yahoo.fr.

LCL® Nicolas de LEMOS,

Koursk, Orel, Kharkov, le bilan réel

Pertes soviétiques cumulées

- Toutes opérations
  - Chars et canons d'assaut 9400
  - Avions env. 4300
  - Personnel 864 000 déclarés
  - Nb chars dispo 12576/5643 – 55%
- Total chars détruits en 1943
  Env. 19 000
- Production

Retard + 4 mois (av PB)

Pertes allemandes cumulées

- Toutes opérations
  - Chars et canons d'assaut 906 1/10
  - Avions 700 1/6
  - Personnel 252 000 min. 1/3,5
  - Nb chars dispos 3434/3356 – 2%
- Total chars détruits en 1943
  3841 1/5
- Production

« Retard » 6 semaines (seul front Est), 4 semaines au total

Mais net avantage terrain soviétique (ops Koutousov et Rumiantsev)

Koursk, victoire ou défaite ?

- **Au niveau des pertes**

Victoire allemande

- **Au niveau tactique (jusqu'au niveau division)**

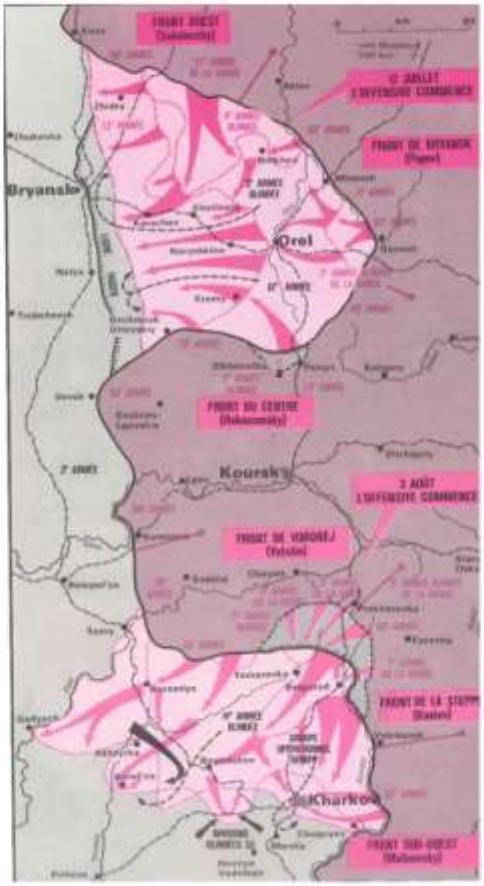
Net avantage allemand

- **Au niveau opératif (théâtre)**

Net avantage soviétique

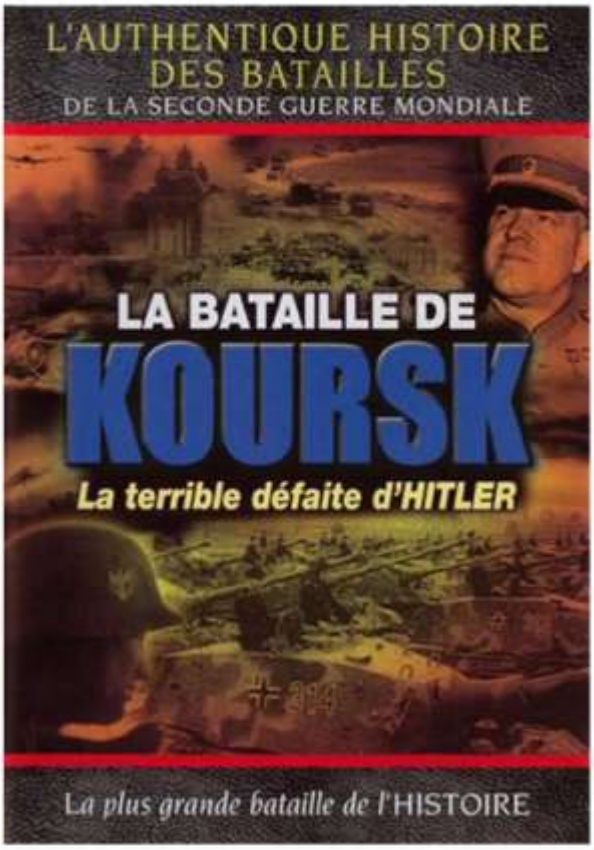
- **Au niveau politico-stratégique**

Victoire soviétique



Alors victoire ou défaite ? Ca dépend du niveau considéré.
On peut donc résumer la situation comme ceci :
Au niveau des pertes
Victoire allemande
Au niveau tactique
Net avantage allemand
Au niveau opératif
Net avantage soviétique
Au niveau politico-stratégique
Victoire soviétique car les 4 objectifs stratégiques d'Hitler : raccourcir le front, détruire les forces du saillant de Koursk, protéger le bassin du Donetz et rétablir la confiance ne sont pas atteints. En revanche ceux de Staline (éloigner les Allemands de Moscou et reprendre la marche vers l'Ouest sont au moins partiellement remplis).

Une bataille déformée par la propagande



Pourtant, Koursk est devenu la légende de l'armée rouge détruisant les forces allemandes, pourquoi ?

Parce d'abord, l'histoire étant écrit par les vainqueurs, elle leur a permis de se glorifier, c'est aussi le sens de la surévaluation de la bataille de Prokhorovka.
Parce-que, objectivement, elle a marqué, non par elle-même mais par le moment où elle est intervenue, le début d'un repli sans discontinuer des armées allemandes, Il était donc facile de la placer comme élément déclencheur
Parce que les chiffres de pertes soviétiques sont restés longtemps secrets, ce qui a permis de les minimiser au-delà de toute décence
Parce que Koursk a été présenté comme l'opération d'Hitler, même si en fait c'est le bébé de Zeitler et au départ de Guderian, ce qui permet de faire retomber la responsabilité des échecs qui commencent à l'été 43 sur Hitler et d'exonérer la Wehrmacht des erreurs postérieures : tout est à cause de Koursk. Cette fois, vainqueurs et vaincus sont tombés d'accord pour accréditer, un temps, la vision soviétique.
Parce que le type de combat convenait parfaitement à la propagande soviétique. Koursk marquait l'échec de la technique lourde allemande face à la ténacité ouvrière soviétique, ce qui glorifiait le peuple, le communisme et bien sûr son leader Staline qui a sui génialement conduit la bataille…
Parce qu'enfin, cette légende est née pendant la guerre Froide quand les soviétiques avaient besoin de faire penser que l'armée Rouge était la plus puissante, pour faire pression sur l'Occident, alors que l'armée allemande, pour renaitre, devait faire profil bas (notamment vis-à-vis de la France).

Conclusion Koursk ou la dialectique du combat

	Principe guerre / FSO / défis ops.	Allemands	Soviétiques
PG	Liberté d'action	OUI	NON
PG	Economie des forces	OUI	NON
PG	Concentration des efforts	OUI	RELATIVE
FSO	Forces morales	OUI	OUI
FSO	Rapport de forces favorable	NON sauf local	OUI
FSO	Agilité	OUI	NON
FSO	Supériorité technologique	OUI	NON
FSO	Savoir-faire opérationnel	OUI	NON
FSO	Maîtrise de l'information	NON	FAIBLE/moyens
FSO	Capacité d'agir dans des conditions sortant de la norme	OUI	OUI
FSO	Aptitude à faire face à la C et à l'évo. des environnements ops	OUI	NON

Dialectique niveau opératif contre niveau stratégique + un défi ops non rempli : maîtrise du temps opérationnel, et une impossibilité de concentrer les efforts durablement sur le front Est

Et pour nous inciter à la modestie, voici une analyse de l'application des principes de la guerre et des facteurs de supériorité opérationnelle… Comme vous le voyez, les Allemands sont loin d'avoir démérité...

Supériorité allemande dans
Presque tous les domaines
sauf 1…
… Et victoire soviétique !

Qui dit mieux ?

Les Modes d'action de la BIA

Modes d'action offensifs

Modes d'action défensifs

LCL ESCAT

Tous droits réservés EMAT/CDEC/EEM©2017

OBJECTIF

Connaître et comprendre les modes d'action de la BIA pour pouvoir participer à élaborer et rédiger des ordres du niveau brigade.

Tous droits réservés EMAT/CDEC/EEM©2017

Idée maîtresse

Pour remplir sa mission (Quoi?), une BIA a le choix entre différents modes d'actions génériques (Comment?).

Tous droits réservés EMAT/CDEC/EEM©2017

Définition

Mode d'action :

combinaison des **moyens** et des **actions** dans le **temps** et dans **l'espace** en vue de **réaliser un effet** sur **l'ennemi** et/ou sur le **terrain** et ainsi de **remplir sa mission.**

= 1 façon de remplir sa mission

Tous droits réservés EMAT/CDEC/EEM©2017

Les modes d'action de la BIA

Modes d'action offensifs

- La reconnaissance offensive
- L'attaque
- Le raid
- La conquête de zone

Modes d'action défensifs

- La défense ferme
- La défense de zone
- La défense d'usure
- La couverture

Modes d'action de sécurisation

- La contre-rébellion
- Le contrôle de zone
- L'interposition
- L'évacuation de populations menacées

Modes d'action d'assistance

- L'appui à la reconstruction
- L'aide aux populations

Tous droits réservés EMAT/CDEC/EEM©2017

11. La reconnaissance offensive

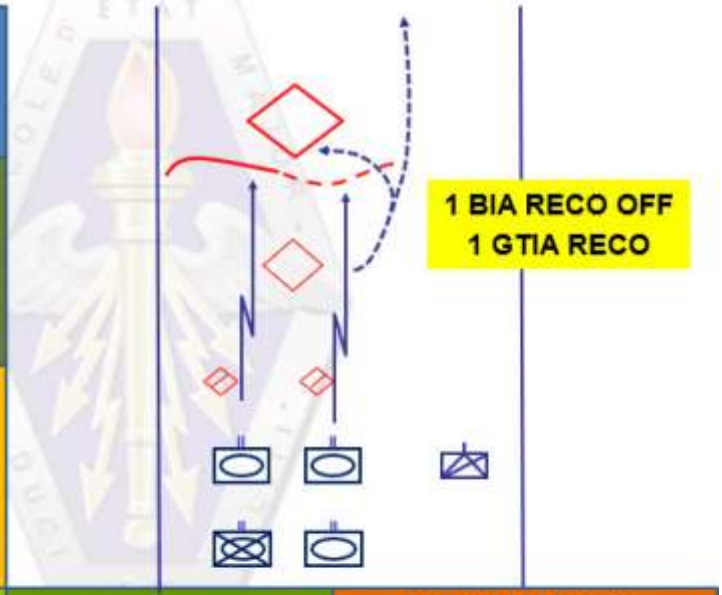
DÉFINITION : mode d'action destiné à neutraliser les sûretés adverses et préciser le dispositif qu'ils couvrent afin d'en préparer l'attaque.

BUT : manœuvre du renseignement en vue de permettre l'engagement de la division, dans la foulée.

La RECO OFF n'est pas une finalité.

COMPOSANTES:

- RECO
- NEUT reco adverses
- NEUT sûretés adverses (AVT-G / FLG-G)
- Prise CTC avec GROS
- Prépa action ultérieure (ATK, DESTR, FIX)



ZA = 20km front / 60km profondeur
Vitesse = 10 à 15km/h
RAPFOR = favorable

ECHELONNEMENT :
1 – Reco
2 – Soutien / appui

FACTEURS DE SUCCÈS:
- Rapidité puis sûreté
- Maintenir le rythme (rôle des appuis)

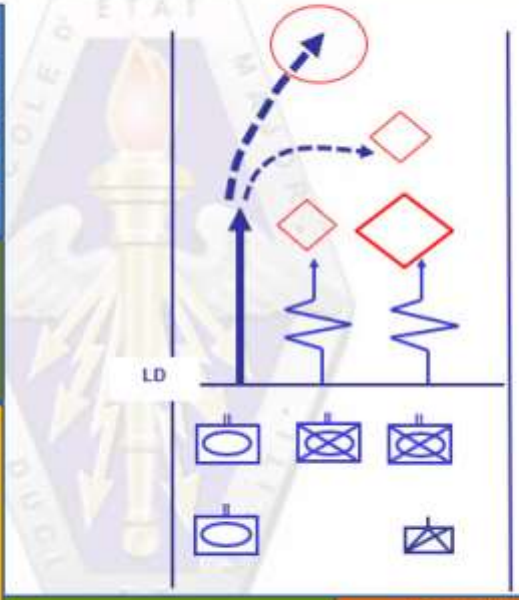
12. L'attaque

DÉFINITION : acte essentiel de la manœuvre offensive visant par la combinaison du feu et du mouvement, soit à détruire un ennemi déterminé, soit à le chasser des zones qu'il occupe, en lui infligeant le plus de pertes possibles.

BUT :
- ouvrir une brèche
- ou désorganiser le 1er échelon
- ou CTRL un espace de manœuvre
- ou retour en avant (C-ATK)

COMPOSANTES:
- Préparation
- Désorganisation et isolement adversaire
- Pénétration ou débordement
- CONQ obj intermédiaires
- Exploitation

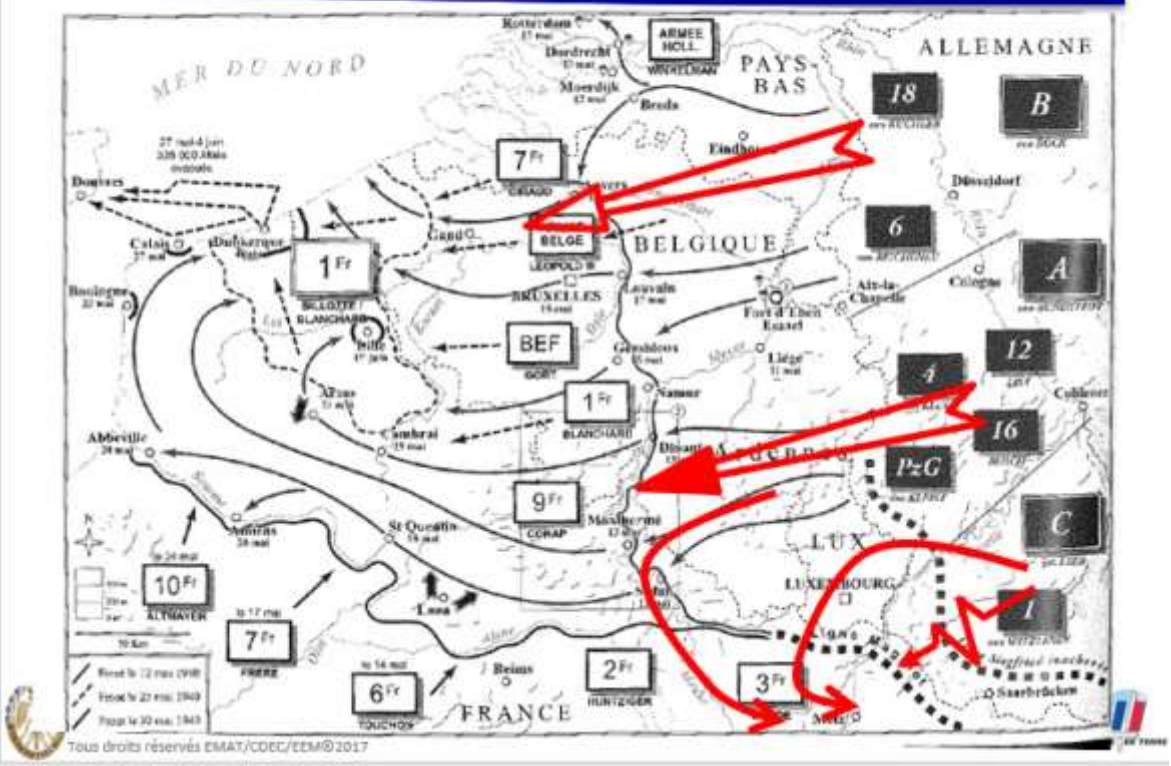
ZA = 5 à 10km front / 20km profondeur
Vitesse = 5km/h
RAPFOR = 3/1



ECHELONNEMENT :
1 – Rupture
2 - Exploitation

FACTEURS DE SUCCÈS :
- Désorganisation ENI
- Cloisonnement

Attaque Allemande dans les Ardennes 1940



10 Mai 40, l'armée Allemande lance une offensive en Belgique et aux Pays Bas

Cette attaque que les français croient être conforme au plan SCHLIEFFEN exécuté en 1914 est en fait une attaque secondaire (de diversion plus que de déception ??!!)

L'attaque principale, en force, a lieu dans les ARDENNES, avec un RAPFOR écrasant, notamment en unités blindées

On a bien une conquête d'objectifs intermédiaires (points de FRCHT sur la MEUSE), une percée et une exploitation jusqu'à la mer du Nord

L'action contre la Ligne MAGINOT ressemble à une ATK en souplesse : fixation et enveloppement

FICHE DE LECTURE

Titre de l'ouvrage	**Le nouvel art de la guerre**
Auteur	Gérard Chaliand – l'Archipel 2008
Edition	
Rédacteur	CNE Philippe BRIANT de LAUBRIERE
Date de rédaction	23 novembre 2008

1/ L'AUTEUR

Après avoir obtenu un diplôme de l'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO, Paris) et soutenu avec succès une thèse de doctorat de 3e cycle en sociologie politique sur les Révolutions dans le Tiers-monde,Mythes et perspective [], Gérard Chaliand s'engage dans les guérillas de décolonisation en tant qu'observateur-participant ; durant plus de vingt ans, il vit aux côtés des combattants sur quatre continents et notamment en Guinée-Bissau portugaise, aux côtés d'Amílcar Cabral (1964, 1966), dans le delta du Fleuve Rouge au Nord-Viêt Nam (1967), dans les provinces de Tolima et Huila en Colombie (1968), avec le Fatah, le FPLP et le FDPLP en Jordanie et au Liban (1969-1970), avec le FPLE en Érythrée (1977), au Kurdistan iranien (1980), et trois fois en Afghanistan (1980-1982)[] ; jusqu'en 2000, il va aussi au Haut-Karabagh, au Sri Lanka et en Irak. Au total, ses recherches l'ont mené dans une soixantaine de pays. Il a enseigné à l'ENA et au Collège Interarmées de Défense, à Harvard, à Berkeley, ainsi que dans nombre d'autres universités étrangères. []

Cette forme d'expérience de la guerre, des mouvements de libération ainsi que de la guérilla et du terrorisme, accumulée tout au long de sa vie, lui permet de dégager des théories et systèmes fournissant des clés de lecture des conflits irréguliers. Ses ouvrages militaires tentent une approche nouvelle des questions de stratégie et des guerres irrégulières.

2/ SYNTHESE DE L'OUVRAGE

En liminaire, l'auteur se donne pour objectif :

D'une part, de répondre à la question suivante : les troupes occidentales peuvent-elles, aujourd'hui, gagner les guerres irrégulières comme celles d'Irak ou d'Afghanistan ?

D'autre part, d'examiner par quelle évolution les troupes européennes, qui ont toujours fini par triompher dans les guerres coloniales avant 1945, n'ont pu éradiquer les guérillas auxquelles elles s'opposent depuis la fin de la seconde Guerre Mondiale.

2.1 / Généalogie de la guerre

L'auteur commence par retracer le contexte historique et l'évolution des formes de conflits. Cette approche assez longue a surtout pour but de montrer l'évolution des mentalités face au problème de la guerre, afin d'expliquer la genèse de la vision contemporaine sur ce sujet.

Au début de son étude, Gérard Chaliand commence donc par esquisser une approche typologique de la guerre, en distinguant :

les guerres ritualisées, à l'intérieur d'une société ou de sociétés voisines, souvent archaïques ;

les guerres à objectif limités, à l'intérieur d'un monde ou un code de comportement et des valeurs sont implicitement acceptés par les parties ;

les guerres de conquête classiques, qui ont pour objectif l'assujettissement de l'adversaire ;

les guerres de masses, dont la Révolution française

marque l'avènement, qui visent à l'anéantissement de l'armée ennemie et à l'effondrement de l'arrière par l'usage massif de la terreur ;

les guerres sans quartier, guerres d'opinion dont les guerres de religion (1618-1648) sont l'exemple classique ;

les guerres civiles, les plus acharnées, et causant en proportion le plus de victimes, comme la guerre de Sécession aux Etats -Unis.

Selon Gérard Chaliand, la guerre a évolué significativement (voire irrémédiablement ?) avec la Révolution française : la levée en masse de 1792 a radicalement modifié la conception des conflits. Pour la première fois, la guerre n'est plus menée par une armée professionnelle réduite mais par un peuple entier : la démocratie a pour conséquence la guerre de masse, puisque c'est désormais le citoyen qui assume la défense de la patrie.

Une autre évolution d'importance est apparue avec Mao, qui a mêlé étroitement la guérilla et la politique, notamment par l'organisation de forces armées « à trois étages » : locales, régionales et nationales. Ce système permet de contrôler étroitement la population : le processus part du village où est organisée l'autodéfense, pour atteindre la province où combattent des éléments plus aguerris ; puis les meilleurs combattants, au niveau national, sont incorporés dans l'Armée rouge.

2.2/ L'actualité des enseignements du passé

Si le terme « guérilla » est apparu pendant l'insurrection espagnole contre l'occupation napoléonienne (1808-1814), il s'agit en réalité d'une technique aussi ancienne que la guerre elle-même. Cette forme de conflit où des forces irrégulières harcèlent une armée régulière en utilisant la mobilité et la surprise est attestée dans la Bible, chez les historiens latins et dans l'histoire chinoise. Gérard Chaliand cite de longs passages de Gallieni et Lyautey, en insistant sur la pertinence et l'actualité de leurs analyses. En voici deux exemples parmi d'autres :

Le système de l'administration des indigènes par leurs propres chefs coutumiers (Gallieni), selon deux principes : « l'organisation administrative d'un pays doit être parfaitement en rapport avec la nature de ce pays » (maxime ignorée en Irak, où la guerre civile devenait inéluctable dès lors que les sunnites étaient marginalisés par les décisions de Paul Bremer), et « toute organisation administrative doit suivre le pays dans son développement naturel ». Toujours selon Gallieni, l'administration directe est à éviter, car trop coûteuse en personnel.

Le principe d'une armée spécialisée : « croit-on qu'il ne faille pas plus d'autorité, de sang-froid, de jugement, de fermeté d'âme pour maintenir dans la soumission sans tirer un coup de fusil une population hostile et frémissante que pour la réduire à coups de canon une fois soulevée ? » (Lyautey). Aujourd'hui comme autrefois, le but des insurgés est d'amener la troupe occupante à considérer la population comme potentiellement dangereuse et suspecte, et donc à s'éloigner de celle-ci. Seule une armée avertie et spécialisée peut éviter de tomber dans ce piège de confondre insurgés et population civile.

2.3/ L'aspect démographique

Gérard Chaliand relativise l'opposition puissance maritime – puissance continentale, classiquement mise en avant pour expliquer l'expansion coloniale. D'après lui les conflits résultent surtout des oppositions entre foyers sédentaires et irruption et poussées nomades : les principaux foyers d'expansion de l'histoire étant ceux d'Asie Centrale et d'Arabie. Cette constatation lui permet d'affirmer qu'une démographie en pleine croissance facilite la conquête coloniale : dans ces circonstances, les pertes humaines ont un impact limité dans l'opinion publique du pays conquérant.

Mais l'effondrement démographique a eu pour conséquence une prise de conscience de la rareté de la ressource humaine, difficile à remplacer : les nations occidentales sont devenues très parcimonieuses dans l'acceptation des pertes humaines. D'où cette question de l'auteur : « Faut-il […] se mettre dans une situation impliquant d'être entraîné dans une guerre irrégulière, par nature prolongée, lorsqu'on est une démocratie dotée d'une population vieillissante et d'opinions publiques frileuses ? »

2.4/ L'évolution des sensibilités

Avant la Seconde Guerre mondiale, les sociétés occidentales étant habitées de la conviction de la supériorité de leur culture et de leur civilisation, l'adversaire ne disposait pas d'un courant de sympathie dans le pays du colonisateur. De nos jours, l'affirmation d'une telle supériorité serait indéfendable auprès des opinions publiques et ne pourrait justifier un conflit, et l'ennemi irrégulier ne manque pas d'utiliser les médias pour influencer en sa faveur la population du pays auquel il est opposé.

Les guerres coloniales étaient autrefois menées par des sociétés dures envers elle-même. L'auteur cite l'exemple de l'armée (britannique) des Indes : service de vingt et un ans, pas de retour en Angleterre si ce n'est pour les officiers, à raison d'une seule et unique fois au cours de leur vie active, et seulement après avoir servi dix années… Ces conditions exigeantes avaient pour résultat de favoriser l'émergence d'officiers aguerris et enracinés dans un milieu dont ils avaient une

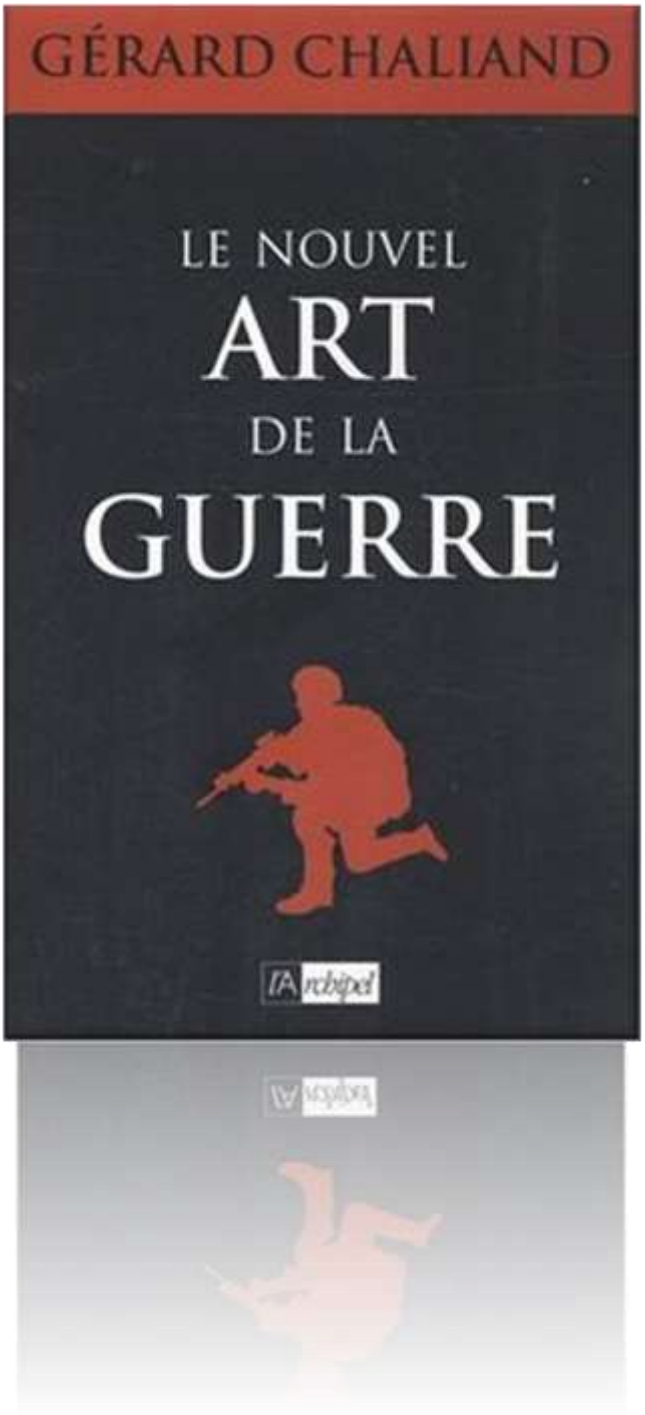
connaissance concrète. Cependant, le retour à un tel modèle d'armée n'est pas envisageable, en raison de la faiblesse démographique occidentale qui rend déjà le recrutement problématique.

3/ AVIS DU REDACTEUR

D'après l'auteur, dans les guerres irrégulières d'aujourd'hui, l'enjeu réside dans l'adhésion des populations et dans l'opinion publique des pays industriels. Ce double aspect n'était selon lui nullement primordial entre 1830 et 1940, et expliquerait donc les succès des nations occidentales face aux guerres irrégulières avant 1940, et leurs échecs dans les tentatives de sortie de crise depuis cette date.

Cette conclusion est discutable pour le premier point : l'adhésion des populations était déjà la préoccupation des officiers coloniaux « tout officier sait s'emparer d'un village à l'aube, mais moi je cherche des officiers qui sachent s'emparer d'un village à l'aube et y ouvrir le marché à midi » (Lyautey). La stratégie de la « tache d'huile » elle-même, redécouvert aujourd'hui et qui vise à assurer le bien-être économique d'une partie de la population, afin d'inciter l'ensemble de celle-ci à adhérer à la politique des colonisateurs, est un concept développé par Gallieni.

Compte tenu de l'incapacité des nations occidentales à revenir au modèle d'armée coloniale, et de l'évolution des sensibilités, Gérad Chaliand préconise une stratégie d'accompagnement : « En définitive, les guerres irrégulières fondées sur la durée doivent être menées par des forces locales. Le rôle des forces étrangères n'est pas de se substituer à elles, mais de les former et, au mieux, de servir d'appui ». A la lumière des enseignements d'Irak et d'Afghanistan, il semble en effet que ce soit la seule solution jouable. Cependant, personne ne peut encore affirmer qu'elle permettra à terme d'atteindre l'état final recherché : la pacification. La première question de Gérard Chaliand (Cf. introduction du §2 de la présente fiche) demeure donc sans véritable réponse. Si l'ouvrage est intéressant pour son analyse de la période coloniale, et notamment du modèle d'armée de cette période, il n'apporte pas de véritable innovation dans l'analyse des conflits irréguliers et ne se distingue pas des études actuelles sur ce sujet. En ce sens, cet essai est finalement décevant.



la Genèse de l'Alat

Indochine et Algérie

Lieutenant-colonel ® CLAUDE FRANC

Au simple point de vue juridique, deux décrets des 3 mars 1952 et 22 novembre 1954 sont à l'origine de la naissance de l'ALAT. : le premier précise que l'aviation légère d'observation d'artillerie (A.L.O.A.) fait organiquement partie de l'armée de Terre[1] tandis que le second créée le commandement de l'aviation légère de l'armée de Terre (COMALAT) à Paris et stipule qu'il succède à l'A.L.O.A. Mais ces textes «fondateurs» ne font qu'entériner une situation de fait sur la genèse de laquelle il convient de revenir avant de se pencher sur les aspects opérationnels d'engagement des formations de l'ALAT, en Indochine, puis, plus massivement en Algérie.

Pourquoi une ALAT ?

La question de moyens aériens organiquement dédiés à l'armée de Terre s'est trouvée posée dès 1933 lors de la création de l'armée de l'Air : le général Weygand, alors vice président du Conseil supérieur de la Guerre n'ayant pu s'opposer à l'indépendance de l'armée de l'Air et pressentant avec lucidité les dérives liées aux sirènes du douhétisme[2], avait alors jugé inexorable la reconstitution d'une «force aérienne terrestre[3]. C'est ainsi que, lors du réarmement français post 1936, des Groupes aérien d'observation (G.A.O.) sont mis sur pied au niveau des corps d'armée en 1937, en vue de l'observation et du réglage des tirs d'artillerie. Outre des appareils d'observation classiques, leur équipement comprend également des autogires, premiers appareils à voilure tournante, mais incapables de vol stationnaire.

En 1939/1940, le débat ressurgit au sein même de l'armée de l'Air entre le général Vuillemin, alors chef d'état-major, farouche partisan de l'autonomie de son armée, et le général d'Astier de la Vigerie, commandant les forces aériennes du groupe d'armées Nord qui à ce titre, subordonné pour emploi au général Billotte[4], considérait que l'efficacité de l'appui aérien était directement proportionnel à son degré d'intégration dans la manœuvre terrestre. Cette opinion débouchait de facto sur le commandement des escadres aériennes par un grand commandement terrestre[5]. La rapide campagne de France et la défaite mettent un point final à ce débat.

Quant à la campagne de la Libération, elle s'effectue pour l'armée française sur les normes d'organisation et d'équipement de l'armée américaine. C'est ainsi qu'apparaissent à l'ordre de bataille des grandes unités terrestres[6] les sections d'observation d'artillerie, ou le tandem canon Piper Cub. Ces appareils d'observation reçoivent d'ailleurs parfois d'autres missions que l'observation : tout le monde a en mémoire le survol de Paris à basse altitude le 24 août par un Piper de la 2ème D.B. venu lancer un message lesté aux FFI de la Préfecture de Police écrit de la main de Leclerc «Tenez bon, nous arrivons !». Lors de la réorganisation des armées après 1945, l'armée de l'Air se montre toujours opposée à ce que l'armée de Terre dispose, en propre, de sa propre «force aérienne». Néanmoins, les sections d'observation sont renforcées et groupées en pelotons.

Les premiers hélicoptères en Indochine.

Les balbutiements.

C'est donc dans un contexte général organisationnel assez flou que la 9ème Division d'infanterie coloniale (9ème D.I.C.) débarque en Cochinchine fin 1945 avec son peloton d'avions (initialement des Piper Cubs d'observation, remplacés ultérieurement par des Morane 500). Progressivement, trois groupes d'aviation d'observation d'artillerie (G.A.O.A.) sont créés en Indochine : le 1er à Hanoï, le 2ème à Saïgon et le 3ème à Tourane avant de rejoindre également le Tonkin. Leur numérotation sera appelée à évoluer, mais leur volume demeurera constant.

En termes d'emploi, sauf lors de grandes opérations, sur les hauts plateaux d'Annam ou au Tonkin, en Moyenne région, puis dans le delta, les pelotons avions seront relativement peu employés dans leur fonction première d'observation d'artillerie. En revanche, la fonction d'évacuation sanitaire se trouvera rapidement

mise à l'honneur[7] grâce aux capacités de poser sur courtes distances du Morane 500.

Une autre fonction va rapidement supplanter toutes les autres, il s'agit de l'appui au commandement.

En octobre 1950, lors des combats de la R.C.4, le colonel Constans, commandant la Zone frontière, n'a pu assurer une très relative permanence des liaisons radio avec le colonel Charton dans un terrain extrêmement coupé et compartimenté, que par l'intermédiaire d'un Morane qui survolait sa colonne. C'est même le pilote de l'appareil qui a indiqué à Charton, l'entrée de la piste de Quang Liet, dont le tracé lui permettait de déborder Dong Khé, tenu par le vietminh[8]. Mais c'est le général de Lattre, commandant en chef durant l'année 1951, qui va donner toute sa puissance à cet emploi. Dès le mois de janvier, c'est grâce à cet appareil qu'il se pose à plusieurs reprises à Vinh Yen au contact direct de ses commandants de groupes mobiles[9] engagés dans un très dur combat contre plusieurs grandes unités du corps de bataille vietminh et à qui il peut ainsi donner ses ordres de conduite, en temps réel par rapport à l'évènement. Durant toute la durée de son commandement, de Lattre aura recours en permanence à ce moyen de transport qui lui permettait de s'affranchir des difficultés du terrain. Ses successeurs suivront son exemple.

Mais, en 1950, un évènement, passé tout à fait inaperçu sur le moment, va véritablement révolutionner l'emploi de l'ALAT dans les années suivantes : pour assurer les évacuations sanitaires d'urgence, même dans les terrains impropres au poser du Morane 500, le directeur du Service de santé du théâtre obtient l'achat par la France et la mise à sa disposition de deux hélicoptères «Hiller». Progressivement leur nombre va s'accroître, proportionnellement à l'aide américaine, tant et si bien, qu'avec l'arrivée des premiers hélicoptères «Sikorsky», et avec l'appui du général Navarre[10], l'ALOA crée en son sein un Groupement des formations d'hélicoptères de l'armée de Terre en Indochine dont le commandement est confié au chef d'escadron Crespin. Commandant supérieur interarmées, le général Navarre a pu s'affranchir des fortes réticences de l'armée de l'Air. Ce groupement est articulé en deux pions de manœuvre : une escadrille HL «Hiller[11]» et une escadrille HM «Sikorsky» commandée par le capitaine du Puy-Montbrun. Le premier groupement d'hélicoptères de l'armée de Terre était né. L'escadrille HM procède aux premiers héliportages de sections d'infanterie, notamment dans le Delta. Quant aux «Hiller», leur rôle en évacuations sanitaires ira croissant, notamment à Na San en novembre-décembre 1952. En revanche, à Dien Bien Phu, la piste et le camp étant sous le feu des mitrailleuses viets sur affût quadruple, les HL ne peuvent plus se poser à compter de la fin mars[12].

Ainsi, au terme de la guerre d'Indochine, l'ALAT avait donc acquis son autonomie en organisation, gagné ses lettres de noblesse au combat et commencé à démontrer les remarquables possibilités tactiques d'un nouveau système d'armes, l'hélicoptère. Au moment du cessez le feu, il existait dans les cartons de l'état-major de Saïgon un plan d'équipement de plus de 100 machines en vue de réaliser «une manœuvre tactique d'un genre nouveau surclassant entièrement par sa mobilité et par sa sûreté les troupes adverses se déplaçant au sol[13]».

L'ALAT en Algérie.

L'hélicoptère supplante définitivement l'avion.

Les opérations conduites dans le cadre du conflit algérien vont véritablement voir éclore l'ALAT, nouvelle appellation de l'ALOA depuis 1954, qui, sur les errements de l'Indochine, va y être employée dans le cadre de missions de liaisons de commandement et d'évacuation sanitaire, mais surtout, en tant que moyen destiné à accroître la mobilité d'unités de combat à pied, engagées dans un terrain très coupé, compartimenté, souvent escarpé et dépourvu d'axes secondaires[14]. Dans ce cadre, l'ancien tandem «canon Piper» va se trouver supplan-

té par celui « compagnie d'infanterie – souvent parachutiste – hélicoptère de manœuvre

Dans un tel terrain, les compagnies sont souvent héliportées directement sur les points hauts du terrain, de manière à pouvoir intercepter un adversaire privilégiant l'infiltration ou l'esquive par les cheminements constitués par les thalwegs. L'accroissement de mobilité fournie par l'hélicoptère est exposé par le colonel Buchoud, commandant le 9ème R.C.P. dans le compte rendu qu'il rédige lors de l'engagement de son régiment lors de la «bataille de Souk Arrhas» fin avril 1958[15] :

«Un capitaine, héliporté à 10 heures avec sa compagnie à 200 mètres des rebelles les accrochera, les bousculera, leur détruira une section, récupérera trois armes automatiques et se trouvera à nouveau engagé à huit heures du soir, embarquera en camion dans la nuit, fera quatre heures de route, sera à nouveau engagé au petit jour, démontera à huit heures, puis après quatre heures d'un nouveau transport en camion, sera repris en hélicoptère à 15 heures, puis porté à nouveau au contact des rebelles.»

Le colonel Jeanpierre, commandant le 1er R.E.P.,

inspecté sur le terrain par le ministre, Jacques Chaban Delmas, peu auparavant, lui fait le compte-rendu suivant[16] :

«Enfin, il est fait un usage intensif de l'hélicoptère. Celui-ci est tenu, au 1er R.E.P., comme le seul engin moderne vraiment valable et payant dans la guerre subversive. La plupart des succès remportés par le Groupe mobile du 1er R.E.P. sont dus à l'emploi de l'hélicoptère par une troupe de qualité, c'est-à-dire au choc dès le débarquement».

Comment est-on parvenu, en quelques mois, à une évolution aussi radicale de l'emploi de l'hélicoptère qui s'est imposé sur le théâtre algérien pour s'adapter à ce type de conflit ? L'homme de cette remarquable adaptation réactive est le lieutenant-colonel Crespin. Fin 1954, au moment des premiers attentats, un seul G.A.O.A est implanté sur le territoire algérien.

Rapidement sollicité, il doit être renforcé en moyens et en personnels à partir des formations de métropole. Rapidement, des hélicoptères sont affectés aux pelotons qui deviennent mixtes, avions-hélicoptères (P.M.A.H.). Mais les formations d'hélicoptères prennent rapidement leur autonomie et, dès 1955, le G.H.2 (Groupement d'hélicoptères n° 2) est mis sur pied à Sétif. C'est à sa tête que le lieutenant-colonel Crespin va expérimenter de manière tout à fait empirique les détachements d'intervention héliportés (D.I.H.) qui peuvent se trouver adaptés de manière autonome, soit à une grande unité ou formation des Réserves Générales, soit à une zone, voire un secteur[17]. Ce groupement sera commandé par la suite par un autre chef emblématique, le commandant Déodat du Puy-Montbrun. En 1956, lorsqu'une réorganisation du commandement de la 10ème Région18 érige en corps d'armée les trois anciennes divisions (Alger, Oran et Constantine), un groupement ALAT est mis sur pied au sein de chacun d'entre eux. Ces groupements. engerbent 32 pelotons divisionnaires dont 15 sont mixtes. Quantitativement, en 1960, apogée de la phase opérationnelle du conflit, 394 hélicoptères (HL Bell et Alouette II – HM H 21 Banane et S 55 Sikorsky) sont servis par des équipages navigants appartenant à l'armée de Terre[19].

<u>En conclusion.</u>

Née de façon embryonnaire en Indochine, l'ALAT conquerra ses lettres de noblesse durant la guerre d'Algérie où elle s'imposera comme composante de la manœuvre. C'est sur ces enseignements que seront créés en métropole les GALDIV et GALCA, ancêtres des régiments d'hélicoptères, nés en 1977 et dont l'emploi a donné lieu aux concepts d'aéromobilité, puis d'aérocombat. C'est à ce titre, qu'il n'est pas totalement absurde de considérer que les équipages et personnels de l'actuel bataillon d'hélicoptères déployé en Afghanistan sont les héritiers directs de leurs grands Anciens des G.H. d'Algérie

1 Par voie de conséquence, les personnels de l'armée de l'Air qui s'y trouvent affectés doivent tous rejoindre leur armée d'origine.

2 Doctrine exposée par le général Douhet selon laquelle la raison d'être des actions dans la troisième dimension n'était pas l'appui des actions au sol, mais l'action autonome, dans la profondeur du théâtre, sous forme de frappes aériennes puissantes.

3 Pour l'action du général Weygand dans ce débat, se reporter à Guelton. Colonel. Le général Weygand et la question des forces aériennes. 1928 – 1935. Revue historique de l'armée, 1997/1 Pages 31 à 43.

4 Général «terrien», commandant le groupe d'armées (GA) 1. Pour le débat Vuillemin – d'Astier, se reporter à Facon. Patrick. Batailles dans le ciel de France. Mai-juin 1940. Paris ; 2010. Perrin.

5 A la même époque, au sein de la Wehrmacht, les forces aériennes, groupées en «Luftflotten», peu ou prou l'équivalent des corps aériens français, sont adaptées au sein des différents groupes d'armées qui peuvent en déléguer l'emploi au niveaux tactiques subordonnés : c'est ainsi que Guderian, simple commandant de corps d'armée blindé, a à sa disposition l'emploi d'une Luftflotte complète pour percer le dispositif français sur la Meuse, ce qui lui permet d'obtenir un rapport de forces d'une supériorité écrasante sur son adversaire.

6 1 section par division, qu'elle fût blindée ou d'infanterie.

7 Un Morane 500 pouvait évacuer deux blessés couchés .

8 Voir rapport du LCL Charton in. Charton. Colonel. RC 4, la tragédie de l'évacuation de Cao Bang. Paris 1976. Albatros. Annexe.

9 Dont Edon, Castries, Sizaire et Vanuxem.

10 Rapport du général Navarre sur son commandement. SHD. Fonds Navarre. 1K 342.

11 C'est en son sein que sert le médecin capitaine Valérie André qui y accomplira plusieurs centaines de missions.

12 Le dernier HL EVASAN s'est écrasé en flammes touché de plein fouet per une rafale viet. Son pilote et le sous lieutenant Gambiez, blessé grièvement et évacué, (dont le père était au même moment chef d'état-major du général Navarre à Saïgon), ont péri dans les flammes, brûlés vifs.

13 Ely. Général. Enseignements de la guerre d'Indochine. SHD Cote 10 H 983 page 199.

14 Dans ces opérations, c'est l'armée de l'Air qui conserve les missions feu d'appui au sol (close air support) et pour lesquelles ses équipages abandonnent les premiers avions à réaction pour se reconvertir sur les T6.

15 Cité par Le Mire. Colonel. Histoire militaire de la guerre d'Algérie. Paris 1982. Albin Michel page 201.

16 Ibidem.

17 En 1960, lorsque le colonel commandant le 2ème R.E.C. devient commandement du quartier opérationnel du Bou Khail qui vient d'être créé et dont le PC s'implante à Aïn Rich (secteur de Bou Saada) pour assainir le massif, il est renforcé durant les quatre mois de l'opération par un D.I.H. du groupement ALAT du corps d'armée d'Alger.

18 Commandement territorial correspondant au territoire algérien : héritier du 19ème Corps, il était jusque là subdivisé en trois divisions et un Commandement, les Territoires du Sud.

19 Leroy. Tristan. Capitaine. Musée de l'ALAT et de l'hélicoptère.

De l'appui direct au contact à l'action indirecte sur le milieu

Par le CBA (Lors de l'écruiture de l'article) Nicolas BOMONT

Alors que les évolutions précédentes tendaient à standardiser les régiments en les centrant sur un cœur de métier unique, l'actuelle réorganisation de l'armée de Terre semble modifier dans le sens inverse les régiments d'artillerie des brigades interarmes. Ils deviennent en effet de véritables boîtes à outils regroupant des moyens d'agression sol-sol, une capacité de défense sol-air et une unité de renseignement. Afin de forger un outil cohérent et pleinement efficace dans l'appui de la manœuvre interarmes quel que soit le type d'action, il importe que l'artillerie devienne pleinement la spécialité de l'action indirecte dans toutes les dimensions que cela comporte. Il s'agit pour l'artillerie certes de demeurer avant tout prête à remplir avec rigueur ses missions les plus classiques, mais également d'aller résolument au bout de la logique déjà amorcée de gestion globale des appuis en faisant effort sur l'adaptation audacieuse et inventive aux exigences contemporaines.

L'approche indirecte privilégie le recours aux effets. Elle s'impose tactiquement comme un corollaire des engagements en cours. Paradoxalement, l'artillerie, traditionnellement productrice d'effets, neutralisation - et pas uniquement du matériel[1] - aveuglement, éclairement, accède au même moment à la capacité de destruction (obus antichar et bientôt obus à guidage terminal et roquette unitaire). La précision est source de légitimité en limitant les dommages collatéraux, elle réduit de plus l'empreinte logistique. Cependant, à Gaza en 2009, l'artillerie israélienne fut plus appréciée par les unités appuyées pour son impact psychologique que pour sa précision bien réelle [2]. La permanence de sa disponibilité[3] permet de plus de harceler l'adversaire.

Souhaitable en normalisation et nécessaire en stabilisation car gage de crédibilité dissuasive, une artillerie maîtrisant toute la gamme des modes d'agression est incontournable dans le cadre du combat classique. À ce titre, le maintien des savoir-faire dans ce domaine constitue de toute évidence la priorité. Outre une composante sol-air redoutable (même si elle n'a pas, heureusement, l'occasion de le démontrer), l'artillerie française dispose pour cela de matériel non seulement performant et éprouvé (mortier de 120mm) mais aussi souvent particulièrement moderne (ATLAS, CAESAR, LRM). Elle a su de plus évoluer pour s'adapter.

En effet, le passage du Détachement de Liaison et d'Observation au Détachement de Liaison, d'Observation et de Coordination constitue une véritable révolution. En charge de la Coordination 3ème Dimension, il devrait logiquement coordonner l'action de l'éventuelle section sol-air adaptée au GTIA. Il gère désormais l'ensemble des appuis feux (sol-sol, hélicoptère, air-sol, naval). Plus important encore, le SGTIA dispose d'un réel Officier Adjoint Feux uniquement dédié à l'emploi de ces derniers car complètement déchargé de la mise en œuvre technique des tirs. Marchant sur les traces de ses anciens d'Indochine et d'Algérie et conscient qu'un volet renseignement est constitutif de toute mission d'artillerie, cet officier a naturellement vocation à être l'officier de renseignement du sous-groupement. La convergence entre unités canon, sol-air et de renseignement semble dès lors émerger en dépit de la disparité apparente.

Les effectifs étant comptés, il importe de développer des réversibilités apportant une réelle plus-value. Une unité canon peut tenir un poste : les Britanniques le font en Afghanistan. Alors que l'arme blindée dissout ses Pelotons d'Appui Direct, les VAB T20-13, largement utilisés et appréciés en Kapisa, équipent les batteries MISTRAL. Leur canon de 20mm est d'ailleurs la première arme sur laquelle sont formés tant les militaires du rang que les cadres. Les affûts quadruples antiaériens de 12,7mm faisaient du tir à terre à Dien Bien Phu.

S'il ne s'agit donc là que de redécouvertes, il paraît possible d'aller plus avant encore.

La « guerre au sein des populations » suscite la création ou l'adaptation de spécialités (communication, information opérationnelle, coopération civilo-militaire...) pour appuyer l'action, ce qui n'a de sens que par la manœuvre appuyée. Le choix de la spécialisation est

tentant, mais si le sens tactique peut s'appuyer utilement sur l'intelligence de situation ou la formation universitaire, ces dernières ne peuvent pas le remplacer.

Ni le groupement tactique interarmes ni la brigade ne disposent théoriquement d'unités dédiées à ce type d'appuis, qu'il lui faut cependant au moins mettre en œuvre. En fait, les renforcements sont courants. Le Centre Opérations (CO) voit alors se multiplier le nombre de cellules rattachées, ce qui rend la coordination complexe. Or, les actions d'appui directes et indirectes sur l'adversaire, la population et les alliés interagissent en permanence. Il s'agit donc de combiner utilement leurs effets de façon productive avant même que de songer à les intégrer à la manœuvre globale.

L'artilleur est le mieux placé pour être cet interlocuteur unique faisant la synthèse des effets générés sur le milieu humain par tous les types d'appuis. Il travaille de façon organique au sein du CO dont il maîtrise les attentes et les procédures. Il est naturellement associé tant à la conception qu'à la conduite de la manœuvre. Il dispose de plus pour le relayer d'équipes réparties en permanence dans tous les groupements, tout à fait à même de concilier leur rôle premier avec une fonction secondaire (dissémination de produits d'influence, action en tant que « combat camera team », suivi de l'évolution d'une audience cible, relations informelles avec les alliés).

Il est ainsi possible de rationaliser les structures sans rien créer de plus. Il n'est pas question de se substituer aux vrais spécialistes mais d'économiser cette ressource rare. Déchargés de la mise en œuvre aux petits échelons, ils pourront déployer leurs compétences au niveau où elle est effectivement requise, celui de la conception de l'emploi.

Dans sa contribution à la recherche du succès (fin ultime de l'action militaire), l'artillerie a exploré au cours des siècles les différentes modalités de l'appui. Nombre d'armes et de spécialités en sont nées. Elle pourrait aujourd'hui s'affirmer comme le chef d'orchestre des appuis s'exerçant sur le milieu humain. Elle répondrait ainsi au besoin opérationnel de mise en cohérence de toutes les voies utilisées en appui de la manœuvre pour agir sur ce milieu.

La brigade interarmes, et plus encore ses groupements tactiques interarmes, réaliseront alors qu'au lieu d'une caisse contenant des outils très performants mais disparates, ils disposent potentiellement d'un véritable couteau suisse, par ailleurs déjà numérisé. Qu'ils n'oublient pas qu'un outil ne vaut que si l'on s'en sert.

---

[1] Il n'est que de relire un récit de combattant de la première guerre mondiale pour s'en convaincre.

[2] NDLR : il va de soi que ces frappes, comme le précise l'auteur, doivent être précises, sinon l'impact des dégâts collatéraux serait rédhibitoire.

[3] Que n'a pas l'aviation.

DIMITRI AMILAKVARI
1906—1942

Issu de la maison Zedguinidzé, avec la charge de grand écuyer de la Couronne de Géorgie, le Prince Dimitri Amilakvari est né le 12 novembre 1906 à Bazorkino en Géorgie.

Il est, avec sa famille, contraint à l'exil par l'entrée de l'Armée rouge en Géorgie en 1921.

Admis à l'Ecole spéciale militaire de Saint -Cyr en 1924, il en sort deux ans plus tard dans la promotion du Rif. Il est alors affecté, comme sous-lieutenant étranger, à la Légion étrangère, au 1er Régiment étranger (1er RE) à Sidi-Bel-Abbès.

En 1929, il passe au 4e Etranger, dans la région de Marrakech. Participant à la campagne du Haut-atlas à la tête de sa section, Dimitri Amilakvari est cité, le 30 mai 1932, pour les combats d'Aït-Atto.

En août 1933, au cours des opérations du Djebel Baddou, il gagne une deuxième citation. Promu capitaine en janvier 1937, il est, deux mois plus tard, de nouveau affecté au 1er Etranger à Sidi-Bel-Abbès, où il commande jusqu'au mois d'août 1939 la Compagnie d'instruction de mitrailleuses.

Le 20 février 1940, le capitaine Amilakvari est affecté au 2e Bataillon du Groupement de haute montagne, quelques semaines avant de recevoir la nationalité française.

Pendant la campagne de France, il prend part avec la 13e Demi-brigade de Légion étrangère (13e DBLE) aux opérations du corps expéditionnaire en Norvège, en qualité de commandant de la compagnie d'accompagnement du 2e Bataillon (CAB2); en Norvège, il confirme sa valeur au combat par trois nouvelles citations et la croix de chevalier de la Légion d'Honneur.

De retour en Bretagne le 16 juin 1940 avec le corps expéditionnaire et devant l'impossibilité de reprendre le combat sur le sol français, il s'embarque le 19 juin de Saint-Jacut de la Mer avec quelques officiers de la "13", dont son chef, le colonel Magrin-Vernerey. A Jersey, la petite troupe est prise en charge par un cargo et parvient en Angleterre le 21 juin 1940.

Ayant choisi après l'armistice de s'engager dans les Forces françaises libres, Dimitri Amilakvari reste à la Légion étrangère.

De Londres, il part le 31 août 1940 pour Dakar dans le cadre de l'opération "Menace" visant au ralliement de l'AOF à la France libre. Après l'échec devant Dakar, il refuse de participer à la prise du Gabon pour ne pas avoir à tirer sur des Français.

Après le ralliement du Gabon en novembre 1940, il rejoint l'Erythrée via le Cameroun.

Au sein de la Brigade d'Orient, il commande la

compagnie d'accompagnement (CAB1) du 1er Bataillon de Légion étrangère qui prend une part active à la victoire de Keren le 27 mars 1941 puis à la prise de Massaouah le 8 avril.

Dimitri Amilakvari participe ensuite à la campagne de Syrie en juin 1941 au cours de laquelle il est nommé chef de bataillon (le 25 juin).

Le 25 septembre 1941, il est promu lieutenant-colonel après avoir reçu, le 16 septembre, le commandement de la 13e DBLE qui comprend alors trois bataillons. Formidable entraîneur d'hommes, il s'attache alors à réorganiser son unité et à la préparer à la guerre du désert.

Le 19 octobre 1941, à Homs en Syrie, il reçoit des mains du général Catroux le drapeau de la "13".

Au début de 1942, commence la campagne de Libye ; dès la fin mars, le lieutenant-colonel Amilakvari commande une Jock column (groupement tactique constitué d'éléments d'infanterie motorisée, d'une batterie d'artillerie tractée, d'un peloton d'automitrailleuses, d'une section de canons antichars de 75 mm et d'éléments légers de DCA, du génie et de transmissions radio) dans le désert de Libye.

Du 26 mai au 11 juin 1942, à Bir-Hakeim, il est l'adjoint du général Koenig, commandant la 1ère Brigade française libre, et ne cesse de se porter volontairement dans les endroits les plus exposés pour renseigner le commandement et redresser la situation. A la tête d'une Jock column, il attaque un détachement de chars allemands le 31 mai, en détruisant cinq. Dans la nuit du 10 au 11 juin, il sort de la position de Bir-Hakeim dans la voiture du général Koenig.

La Croix de la Libération lui est remise par le général de Gaulle au camp de El Tahag (Egypte) le 10 août 1942.

Sept semaines plus tard, au moment de la bataille d'El Alamein, en Egypte, le lieutenant-colonel Amilakvari se trouve à la tête de sa demi-brigade réduite à deux bataillons. Il est chargé du Groupement A de la 1ère Brigade française libre et doit assurer l'effort principal devant permettre d'enlever le piton de l'Himeimat qui s'élève à 80 mètres.

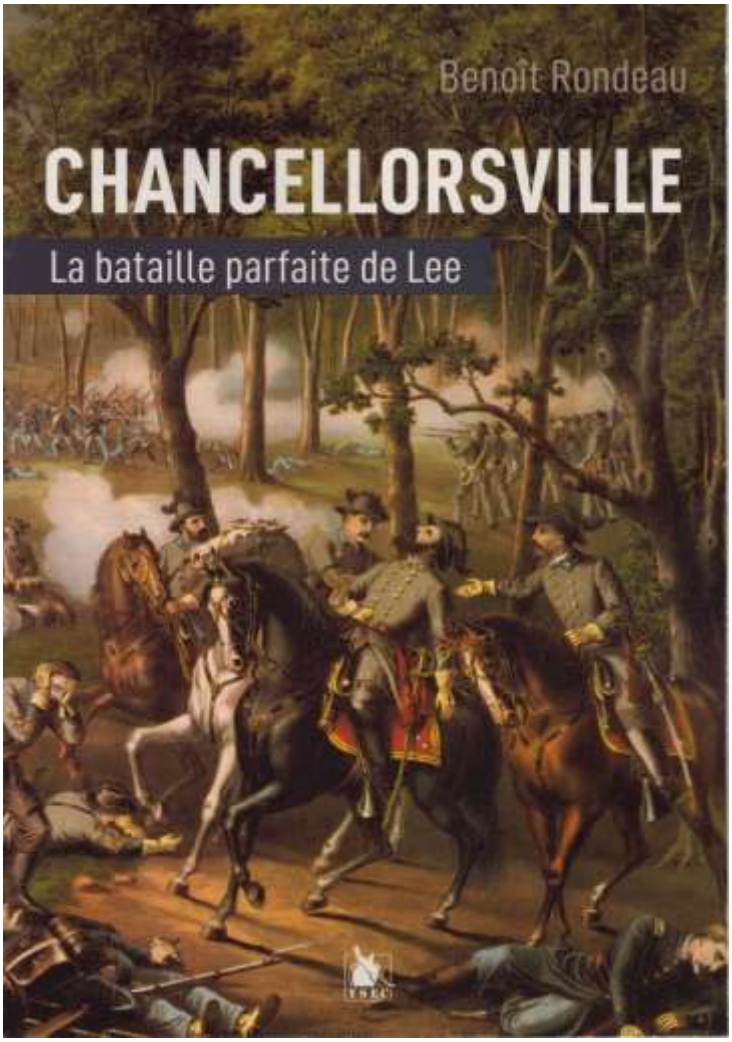
Une partie du plateau est occupée mais au matin du 24 octobre 1942, les chars allemands attaquent et le repli est décidé. Au retour, au milieu des champs de mines, il est frappé à la tête par un éclat d'obus et tombe au milieu de ses hommes.

Dimitri Amilakvari, figure mythique de la Légion étrangère, est inhumé à El Alamein.

• Chevalier de la Légion d'Honneur
• Compagnon de la Libération - décret du 9 septembre 1942
• Croix de Guerre 39/45 avec palmes
• Croix de Guerre des TOE (2 citations)
• Croix de Guerre (Norvège)

VÉHICULES DE COMBAT D'INFANTERIE
Manuel de Reconnaissance
NOUVEAU - 19,95 €

Le présent ouvrage regroupe tous les véhicules de combat d'infanterie modernes du monde et leurs nombreuses modifications et modernisations. Riche de plus de 300 photos, il révèle l'historique des blindés avec les dates précises des mises en service et présente les capacités et les caractéristiques techniques pour chaque modèle. Les dimensions sont indiquées d'une manière pratique et visuelle. Ce manuel de reconnaissance permet d'identifier avec précision un véhicule de combat à partir d'une image, même partielle. Par ses qualités, il est un outil indispensable pour les forces armées et tous les passionnés des engins blindés et d'histoire militaire. Cet ouvrage est réalisé par un spécialiste dans le domaine de l'identification, en coopération avec les industriels et les Forces armées françaises. L'ouvrage fait partie d'une série de manuels de reconnaissance dans le domaine des matériels militaires. Les autres volumes de la série sont : Véhicules blindés de combat d'infanterie, Véhicules blindés de combat à roues 8x8 et Chars légers et véhicules à armement lourd.
Youri Obratsov
118 pages
Plus de 350 photos

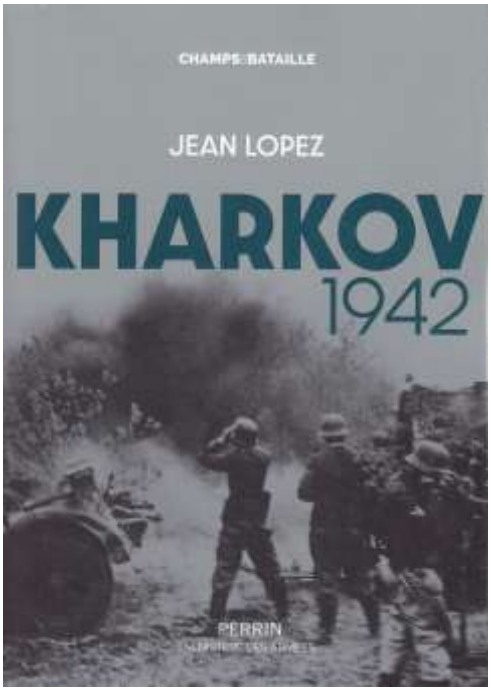


CHANCELLORSVILLE 1863
LA BATAILLE PARFAITE DU GENERAL LEE
NOUVEAU - 18 €

La bataille de Chancellorsville entre Lee et Hooker La plus éclatante victoire du plus brillant général de l'histoire américaine, dont le déroulement fascine les écoles de guerre dans le monde entier. Cette bataille démontre le talent du général Lee et le professionnalisme de ses subordonnés et de son armée. C'est un moment crucial de la guerre de Sécession, la guerre la plus meurtrière de l'histoire américaine. Cet affrontement explique et mène à la fameuse bataille de Gettysbourg de l'été 1863. Sommaire
Lee et Kooker avant Chancellorsville
L'art du commandement
Deux armées face à face : organisation, tactiques et armement
La bataille de Chancellorsville

Le duel Lee - Hooker, le triomphe de l'audace
Bibliographie

Benoit Rondeau
82 pages
160 illustrations, dont 10 cartes et 19 profils de matériel



KHARKOV 1942
Champs de Bataille
NOUVEAU - 24 €
"Que s'est-il passé en mai 1942 dans la steppe autour de Kharkov, en Ukraine ? L'Armée rouge a lancé une offensive qui s'est conclu pour elle par un énorme désastre. Les Allemands étaient une fois de plus les plus forts ! Mais les leçons seront tirées et ce sera le dernier désastre des troupes de Staline. L'ouvrage Kharkov 1942 décrit, analyse et explique en détail cet énorme affrontement dont l'issue était en vérité imprévisible. Les clés de la bataille, replacées au coeur de la campagne du printemps 1942 et de l'ensemble de la guerre germano-soviétique, sont fournies au lecteur avec un cahier de cartes en couleur qui l'aidera à en suivre les péripéties au jour le jour. Une partie finale expose les conséquences de cette défaite soviétique, la façon dont les historiens - de l'est comme de l'ouest - en ont rendu compte et en recherchera les traces mémorielles dans l'Ukraine et la Russie d'aujourd'hui. L'écriture est fluide, toujours appuyée sur des sources allemandes et russes de première main. Tels sont les traits de cette nouvelle collection "Champs de bataille". Un texte alerte, une contextualisation intelligente, une méthode historique irréprochable, la recherche de la résonance de l'événement dans la longue durée.
Jean Lopez
316 pages

LE GENIE
Combattre, Construire, Secourir
NOUVEAU - 46 €
Le génie peut se prévaloir d'une existence de plus de trois siècles, le savoir technique élevé, voire scientifique, que requiert son action en a fait d'emblée sa spécificité. Cet album retrace toute l'histoire de cette arme jusqu'à nos jours.
Ajouter au panier Conçue et réalisée sous l'égide de la Fédération nationale du Génie, cette histoire du génie est le fruit d'un travail collectif réunissant officiers et sous-officiers du génie, auxquels se sont joints l'Ecole du génie et le musée de génie d'Angers.
Maxime BLIN
Christophe CLOQUIER
312 pages

TUEUR DE B-17

Mémoires d'un as aux 33 victoires
NOUVEAU - 24,90 €

Heinz Knoke s'engage dès 1939 dans la Luftwaffe, par passion, goût de l'aventure et par devoir. Après une courte période d'instruction, il rejoint la chasse diurne et vole sur Messerschmitt Bf 109.

Il participe à la bataille d'Angleterre durant laquelle il affronte les Spitfire, puis à la guerre contre l'URSS, d'abord couronnée de succès. Il escorte des convois dans la mer du Nord, sans panache, mais avec professionnalisme. Dès le début de l'année 1943, il doit faire face avec son escadrille aux raids des B-17 et autres B-24. Il participe alors à l'élaboration de nouvelles techniques de combat, dont le largage de bombes sur les formations ennemies, ou les tirs de roquettes. À bord de son « Gustav », Knoke va tenter de ralentir l'inéluctable. Un récit au jour le jour, qui décrit avec précision la violence des combats aériens menés par un as de la Luftwaffe.

Heinz Knoke

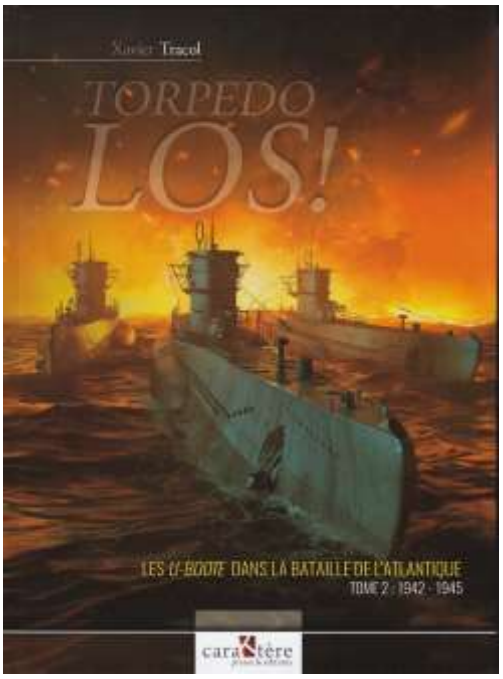
176 pages

1 cahier photos 16 pages

TORPEDO LOS! Tome 2
Les U-boote dans la Bataille de l'Atlantique : 1942-1945
NOUVEAU - 39,90 €

À partir de décembre 1941, l'arme sous-marine allemande voit son champ d'action en Atlantique s'étendre jusqu'aux côtes américaines. La guerre des convois prend une nouvelle ampleur, jusqu'à embraser bientôt aussi l'Arctique et l'océan Indien. Au printemps 1943, l'innovation technologique et la puissance industrielle américaines, associées au décodage de la machine Enigma par les Britanniques, mettent peu à peu un terme à l'impunité des « Loups gris » au cœur de l'océan. Alors que les pertes en U-Boote augmentent de façon catastrophique, l'amiral Dönitz fait reposer ses derniers espoirs de succès sur de nouveaux modèles de sous-marins technologiquement très évolués, ainsi que sur des unités commandos dotées de torpilles humaines et de sous-marins de poche. Xavier Tracol, secrétaire de rédaction du magazine LOS!, revient sur cet affrontement démentiel en détaillant ses différents aspects politico-économiques, technologiques, stratégiques et tactiques. Il donne ainsi à lire une vue d'ensemble de la campagne navale la plus longue de la Seconde Guerre mondiale, la Bataille de l'Atlantique.

Xavier Tracol

224 pages

200 photos